

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLÈGE JOLIETTE

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, Lundi 16 septembre 1878. (No 1

DISCOURS D'ADIEU

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE
DES PRIX LE 25 JUIN 1878.

Révérend Père Supérieur, Révérends Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Tel est le partage de la vie, que l'homme, dans l'extrême rapidité de ses jours, ne peut qu'un instant s'arrêter à ses souvenirs pour donner au passé ses regrets, au présent ses affections, à l'avenir ses espérances. Pendant ces courts moments de réminiscence, il examine dans le silence de son âme, les impressions diverses qu'il a reçues dans sa course à travers le monde. C'est ainsi, qu'unissant par la pensée les diverses phases de notre existence, recueillant à ce moment suprême la plus grande somme possible de nos heureux souvenirs, nous rappellerons les impressions qui nous restent de notre jeunesse et en particulier des années que nous avons passées au Collège. Il nous importe d'autant plus de nous livrer à une sérieuse méditation, que nous sommes arrivés à cette époque critique où se résout pour le jeune homme la question de son avenir, à cette époque où tout rappelle à sa mémoire les combats qu'il eut à livrer dès le printemps de sa vie, et où il commence à entrevoir ceux qui l'attendent encore avant le terme de sa carrière.

Ces premiers combats, il est vrai, livrés à l'ombre de la religion, n'ont rien d'amer ni de triste dans leur souvenir. La religion nous a recueillis au jour de notre naissance, elle nous a abrités sous son égide protectrice ; nous n'avons suivi jusqu'ici qu'un sentier bordé de fleurs et nous n'avons fait encore qu'un voyage heureux dans les plaines immenses et fécondes où elle sait, d'ordinaire, guider les pas de ses enfants. Mais, à ce moment, les bornes de notre horizon s'élargissent et déjà nous

commençons à découvrir au loin le désert aride qu'il nous faut traverser. Un champ bien vaste s'ouvre en effet devant ceux qui, parvenus au terme de leurs études collégiales, n'ont plus, comme dernier refrain de leur cœur attristé, qu'à prononcer ce mot solennel : Adieu.

Telle est notre position en ce jour, et prêts à rompre les derniers liens qui nous retiennent dans cette enceinte chérie, prêts à briser, par une séparation définitive de nos amis, cette affection fraternelle qui faisait notre bonheur, il ne nous reste plus qu'à nous abreuver encore un instant à cette source féconde pour nous prémunir contre l'aridité du voyage. Quitter le Collège, nous séparer de notre foyer d'enfance, entrer dans le monde, voilà l'obligation pénible qui nous incombe aujourd'hui. Est-il donc étonnant que des larmes s'échappent de nos yeux et que nous ayons l'âme brisée comme des condamnés forcés de quitter leur patrie ? Qui en effet d'entre nous ne reconnaît pas cet heureux séjour pour sa nouvelle patrie ? C'est le théâtre de nos premiers exploits, c'est le terrain sur lequel nous avons livré nos plus nobles combats, les combats de l'intelligence, c'est enfin le lieu béni où nous avons reçu le bienfait de l'éducation. A plus d'un titre donc, nous avons à regretter d'être victimes de la rapidité avec laquelle le temps se hâte de nous donner en partage une voie inconnue et peut-être semée d'épines.

Nous comprenons aujourd'hui le prix de ces heures joyeuses où nos cœurs s'unissaient dans l'harmonie d'une douce fraternité, de ces années, brillant à l'aurore de notre vie de toute la splendeur de l'innocence, de ces années qui doivent nous éclairer au milieu des écueils du monde ; nous comprenons les félicités pures et les joies sans mélange de ce temps fortuné, et c'est pour ce motif qu'il nous est si douloureux de quitter cette Maison. Ah ! c'est qu'ici nous avons vu la religion à l'œuvre dans son but sublime, le perfectionnement de l'homme pour le mettre à la hauteur de ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers la patrie ; c'est qu'ici nous avons respiré l'atmosphère